

JEU VII

Notes sur Duchamp, le jeu et la playmate



Julian Wasser – Eve Babitz et Marcel Duchamp jouant aux échecs – Pasadena Art Museum – Octobre 1963

« J'en n'ai plein le dos d'être peintre ou cinématographe. La seule chose qui puisse m'intéresser maintenant c'est une potion qui me ferait jouer *divinement* aux échecs. »

Marcel Duchamp – *Lettre à Henri-Pierre Roché* – 15 février 1922

Une photographie

Cette photo montrant Marcel Duchamp avec une jeune femme nue en train de jouer aux échecs m'a longtemps intrigué. Je trouve qu'il y a là une clé pour comprendre toute l'œuvre de Duchamp. Et pourtant, cette photo n'est qu'une photo, qu'une pose parmi tant d'autres, une pose pensée par un jeune photographe des sixties qui est mort le 8 février 2023, Julian Wasser. Ce photographe s'intéressait au rock, au cinéma, aux stars hollywoodiennes, à la vie artistique de Los Angeles. Donc cette photo n'est pas une œuvre, *just a picture* nous dit Wasser en 2016. Elle n'a pas de titre. Elle est juste le résultat d'une circonstance, d'un contexte, d'un instant qui a germé dans l'esprit de ce photographe pour lire l'œuvre de Duchamp et la confronter à une visée érotique, symbole même de la société du spectacle qui envahit l'art pop et les magazines de charme en 1963.

L'histoire de cette photo a été plusieurs fois débattue et analysée surtout par Eve Babitz qui a fait un long entretien sur les circonstances de cette matinée dans le musée vide avec le photographe et Duchamp, dans un texte traduit en français sous le titre : *En tenue d'Ève*.

Marcel Duchamp ne commentera pas cette photographie. Et pourtant, il semble que cette image reflète la quintessence de son esprit et de sa vie. Dans cette histoire, il y a au moins quatre protagonistes. Walter Hopps, jeune directeur du Pasadena Museum of Art, proche de la jeune garde artistique de Los Angeles et fasciné par le dadaïsme, va organiser la première rétrospective de Duchamp en 1963. Walter Hopps a une aventure avec une jeune fille de vingt ans, Eve Babitz, qui baigne dans le milieu artistique californien et qui est la filleule d'Igor Stravinsky. Jakuta Alikavazovic en 2021 dans sa préface d'*Eve à Hollywood* la décrit ainsi : « Elle a tout compris à la légèreté. La légèreté, Selon Babitz, c'est à la fois une forme de courtoisie élémentaire et une hygiène de vie. Une discipline, dans tous les sens du terme, y compris artistique. » Le troisième personnage est un photographe qui fait un reportage sur cette exposition de Marcel Duchamp, Julian Wasser. Le dernier personnage est Marcel Duchamp lui-même qui a toujours l'air d'être là sans être là. Mary Reynolds le décrit ainsi en 1963 : « C'est quelqu'un qui s'est laissé mourir pendant toute sa vie, parce qu'il s'est regardé vivre, comme s'il était mort. »

Juste avant l'exposition, Walter Hopps ne répond plus aux appels d'Eve Babitz et ne l'invite pas au vernissage. Eve raconte : « Tous ceux que je connais vont y aller. Même ma sœur, qui n'a que dix-sept ans (j'en ai vingt), y va, avec ce photographe très téméraire, Julian Wasser qui travaille pour *Time*. Quand Julian vient chercher ma sœur, il remarque que je suis sur la touche et m'invite à me joindre à eux. Je me sens bannie en esprit et ce n'est pas le genre de soirée où l'on peut s'incruster. (...) Le vernissage est bondé, amusant comme tout. Je me trouve un peu de vin rouge, puis je déambule jusqu'à une estrade où Marcel et Walter jouent aux échecs. Mon père me rejoint et suit la partie, l'air cynique. (Plus tard, il me dit : *Ce Marcel n'est pas très bon, je l'aurais battu au quatrième coup. Et ton ami Walter ne sait pas jouer du tout.*) Peut-être est-ce ce spectacle, Walter jouant une partie avec Duchamp *pour l'art*, qui a inspiré Julian. Après tout, en 1963, ça fait près de quarante ans que Marcel a tout arrêté pour se consacrer aux échecs (du moins c'est ce qu'il veut nous faire croire). Durant quarante ans, quelqu'un aurait pu avoir l'idée de photographier le maître du *Nu descendant un escalier* jouant aux échecs avec une femme nue. Mais non, personne, ni à Paris, ni à New York, n'y a pensé. Hé ! Eve, a dit Julian, tout sourire. *Pourquoi je ne ferai pas un nu de toi jouant aux échecs avec Marcel Duchamp ?* Jusque-là, les seuls nus de L. A. étaient ceux des calendriers – des starlettes qui devaient bien payer leur loyer. »

Une certaine lecture

« Dans une photo assez laide, on peut voir Marcel Duchamp attablé devant un échiquier avec une femme nue à l'air empoté. C'est aussi bête que l'inscription LHOOQ au bas d'une reproduction de la *Joconde*, le *Nu descendant un escalier*, la poupée du musée de Philadelphie, la *Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, et autres inventions légendaires de l'art dit "moderne" ayant fasciné les Américains. Même prétention idiote dans la déclaration de sa pierre tombale : "La mort est quelque chose qui n'arrive qu'aux autres". Duchamp méprisait les femmes, c'est un sentimental frigide et déçu, d'où son succès chez tous les provinciaux physiologiques. Autant en emporte le vent renversant tous les urinoirs du monde. Bluff énorme, raideur, laideur. La vérité est que Duchamp jouait plutôt mal aux échecs, ce qui relève sa lourde mise en scène avec une pauvre fille pétrifiée. C'est bon pour des coincés yankees et leurs colonisés "d'avant-garde". Fini, ce bazar. Il y a la Beauté, mais il y a aussi la Contre-Beauté, passion triste et rageuse, visant à faire table rase de tout ce qui est beau. Ça crève les yeux, et c'est démontrable. » Philippe Sollers – *Beauté* – 2017.

Même si tout est dit de façon radicale ici par Sollers, il convient de regarder de plus près cette mise en scène et ses effets. Est-ce bien démontrable ?

Un contexte

André Schulz, dans son texte « The story of a picture » en 2015, énumère les personnes qui étaient présentes lors du vernissage de l'exposition Duchamp le 7 octobre 1963 : « L'exposition commença par une fête à laquelle Hopps avait invité plusieurs artistes californiens branchés. Parmi les invités se trouvaient Marcel Duchamp et son ami Man Ray, le marchand d'art Irving Blum, l'artiste Pop Art Edward Ruscha, les artistes Larry Bell et Billy Al Bengston, le sculpteur Claes Oldenburg, Dennis Hopper, sa femme Brooke Hayward, l'artiste Pop Art anglais Richard Hamilton et Andy Warhol. Une autre invitée était Beatrice Wood, *femme fatale* et modèle pour le personnage de Catherine dans le roman *Jules et Jim* d'Henri-Pierre Roché, connu grâce à l'adaptation cinématographique de François Truffaut. (...) La séance photo au cours de laquelle la célèbre photo fut prise eut lieu le lendemain. »

Lili Anolik revient elle aussi sur cette photographie dans un article paru en mars 2014 dans *Vanity Fair*, « All About Eve – And Then Some » : « Julian Wasser s'approche d'Eve et lui dit qu'il recherche une fille prête à être photographiée jouant aux échecs avec Duchamp. La jeune fille doit poser nue, puisque l'œuvre la plus célèbre du Français s'intitule *Nude Descending a Staircase* (N° 2). (...) Eve accepte de se mettre nue pour la photo. Sauf qu'elle ne le fait pas pour payer son loyer comme une starlette. Elle le fait pour se venger (de Walter). Et pour l'art. Wasser a la réputation d'être l'un des jeunes photographes les plus passionnants de la scène californienne. Lorsqu'on lui demande pourquoi il a choisi Eve, il répond : *Je savais qu'elle allait épater Duchamp. Elle avait un corps féminin très classique.* L'artiste Larry Bell est encore plus direct : *Elle avait les plus gros seins à Hollywood !* À huit heures du matin, une Eve nerveuse entre au musée. (...) Duchamp arrive. Wasser lui donne le signal. Eve prend une profonde respiration et laisse tomber sa blouse. La photographie qui en résulte obtient l'effet escompté : Hopps répond aux appels d'Eve. Elle a aussi eu un effet inattendu, devenant l'une des images les plus durables du postmodernisme, apparaissant des années plus tard sur des affiches pour le Musée d'art moderne, à New York, et utilisée dans des catalogues promotionnels et des publicités. Sur la photo, Eve est assise à une table. (...) En face d'elle se trouve Duchamp, plus formellement vêtu d'un costume noir. Les deux figures sont concentrées sur l'échiquier. Eve a les jambes croisées aux chevilles, le menton appuyé sur son coude, les cheveux formant un rideau, cachant son visage. »



Le jeu des titres

On pourrait imaginer différents titres à ces notes : *Duchamp des échecs* - *Duchamp, la mécanique du jeu* - *Duchamp, prince du jeu* - *Duchamp, évidence du jeu* - *Duchamp, une vie à jouer* - *Duchamp, jouer avec la vie* - *Duchamp, l'art du jeu* - *Duchamp, le visible et l'invisible* - « *Il faut sortir du champ* » - *L'école du silence* - *Duchamp, stratège de la vie* - *Premiers matériaux pour une théorie pratique de Marcel Duchamp* - *Les noirs et les blancs* - *Ying/Yang* - *L'art et la vie* - *Le jeu des paradoxes* - *Le plaisir des contraires* - *Les échecs assumés* - *La jeune fille et le vieillard* - *Nymphé et satyre* - *Playmate et Mat* - *La Reine et le Roi* - *Masculin/Féminin* - *Le marié et la célibataire* - *Un coup d'échec n'abolira pas le hasard* - *Les échecs de l'érotisme* - *La mariée mise à nu par son célibataire même* - *Une photo et rien d'autre...*

Ultime ready-made

Il semble que cette photo de Julian Wasser soit une image-valise, une photographie qui symbolise tout l'art de Marcel Duchamp. Elle est prise lors de sa première rétrospective en 1963, cinq ans avant sa mort ; et dans cette exposition nous pouvons voir tous les objets qu'il a créés. Il se positionne juste en face de la *Mariée mise à nu*. Et au premier plan a lieu une partie d'échecs. Ce qui compte le plus pour lui, plus que ses objets, c'est la vie avant la représentation. Cette photo, même si elle n'est pas une œuvre d'art réalisée par Duchamp, convoque tout le reste. Cadrée par un photographe pop rock, elle pose la star. Le nu descendant l'escalier devient un nu jouant aux échecs. L'artiste et le modèle jouent une partie où les contraires se conjuguent, sont *réconciliés*. Julian Wasser a de l'intuition. Cette idée de la femme nue jouant aux échecs avec Duchamp est une idée duchampienne par essence. Il prolonge l'influence dada vers le pop art, vers la surface glacée des magazines telle une performance figée de la société du spectacle. Duchamp, comme à son habitude, laisse faire l'époque, laisse faire l'image, pétri dans sa figure du *never explain*. Ce sont les spectateurs du spectacle qui font la photo. Là où Duchamp est très actif, c'est dans la possibilité donnée à un autre de poursuivre son œuvre sans que cela puisse être estampillé comme une œuvre de lui. Et peut-être que nous sommes en présence de la forme la plus folle et extravagante de son art du ready-made. Une photo non signée mais signée par sa présence avec ses œuvres autour comme il avait pensé auparavant *La Boîte-à-valise* de 1936-1941... Peut-être est-ce là son ultime chef-d'œuvre reproductible à l'infini... Un ready-made sans fin qui échapperait à l'art. La *Photo-valise*.

Cela rappelle les circonstances qui ont amenées Walter Hopps à organiser la première rétrospective de Duchamp à Pasadena. Marcel Duchamp raconte : « Il est venu il y a un an à NY pour m'en parler, pour discuter de l'idée. Je l'ai trouvé très sympathique et je me disais que ça ne se fera pas. (...) C'est mon premier *One-man-Show* comme on dit en anglais. C'est plus une vie qu'une exposition... » Cette photo, c'est plus une vie qu'une exposition, une vie exposée à la photo, un élément du *One-Man-Show*...

En ce qui concerne l'objet photographique, il faut se référer à une enquête d'Alfred Stieglitz en 1922 : « La photographie peut-elle être considérée comme un art ? » Duchamp répond : « J'aimerais qu'elle incite à mépriser la peinture jusqu'à ce qu'autre chose rende à son tour insupportable la photographie. » Les Ready-made et le *Grand Verre* résultent, nous l'avons vu, de la volonté de dépasser l'aspect physique de la peinture. La photographie par sa puissance de neutralisation vient effacer les anciens ready-made. Elle les avale. Elle devient elle-même un non art assumé, un ready-made involontaire, le dernier de Duchamp.



Duchamp et le jeu d'échecs

Selon Arturo Schwartz, Duchamp aurait appris les échecs à 13 ans auprès de ses deux frères peintres. Une gravure de Villon le représente à 17 ans en train de jouer aux échecs avec sa sœur Suzanne, en 1904. En 1910, Duchamp peint ses deux frères en train de jouer aux échecs, *La Partie d'échecs*. Depuis, c'est un jeu qu'il ne quitte plus et qui devient sa seule position sociale, son identité pour se démarquer de ce qu'il appelle « les artistes ». Pour reprendre cette phrase de Cravan en 1914 « dans la rue on ne verra bientôt plus que des artistes et l'on aura toutes les peines du monde à y découvrir un homme », il semble que Duchamp joue aux échecs pour se confronter avec d'autres hommes et quitter le monde des artistes.

Duchamp est un observateur froid de la dépense. Il aime Breton de loin parce qu'il n'est pas un adepte de l'écriture automatique. Breton le lui rend bien dans le 3^{ème} *manifeste du Surréalisme* en 1942 quand il écrit que Duchamp s'est enfermé dans une « partie d'échecs interminable ». Duchamp est dans une sorte de maîtrise obsessionnelle. Et le jeu d'échecs est sa boussole de contrôle. Tout entretien, tout espace de dialogue passe par l'échiquier. John Cage ou même Arman l'approchent par ce biais. Hans Richter et surtout Man Ray, le compagnon de toujours, le suit dans ce goût infini des échecs, du film *Entr'acte* de René Clair où ils jouent sur les toits de Paris en 1924, jusqu'aux dernières parties dans les cafés de Cadaquès où parfois ils croisent l'étrange Dali. Duchamp en 1915 : « Jouer, il n'y a rien de mieux. » Et en 1928, il avoue : « Les échecs sont ma drogue. » Il invente le jeu d'échecs de voyage en 1943 et réalise des parties par correspondances qui peuvent durer plus d'un an avec Roché, Man Ray et d'autres... Le jeu d'échecs est tout le temps présent dans sa tête et sa vie.

Dans ses entretiens avec Pierre Cabanne, il revient sur sa passion des échecs :

« J'ai constaté que cette passion était surtout grande lorsque vous ne peigniez pas ? »

C'est vrai.

Aussi je me suis demandé si, dans ces périodes-là, les gestes dirigeant les mouvements des pions dans l'espace ne suscitaient pas des créations - oui, je sais, vous n'aimez pas ce mot - imaginaires qui, à vos yeux, avaient autant de valeur que les créations réelles de vos tableaux et, en outre, établissaient une nouvelle fonction plastique dans l'espace ?

Dans un certain sens, oui. Une partie d'échecs est une chose visuelle et plastique, et si ce n'est pas géométrique dans le sens statique du mot, c'est une mécanique puisque cela bouge ; c'est un dessin, c'est une réalité mécanique. Les pièces ne sont pas jolies par elles-mêmes, pas plus que la forme du jeu, mais ce qui est joli – si le mot *joli* peut être employé –, c'est le mouvement. Donc, c'est bien une mécanique, dans le sens, par exemple, d'un Calder. Il y a certainement dans le jeu d'échecs des choses extrêmement belles dans le domaine du mouvement, mais pas du tout dans le domaine visuel. C'est l'imagination du mouvement ou du geste qui fait la beauté, dans ce cas-là. C'est complètement dans la matière grise.

En somme, il y a dans les échecs, un jeu de formes gratuit qui s'oppose au jeu de formes fonctionnel du tableau ?

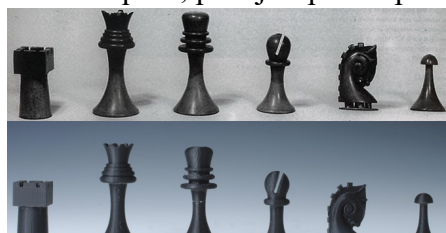
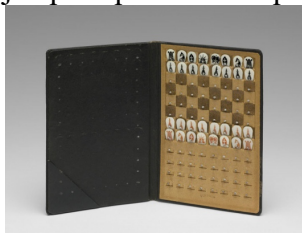
Oui. Tout à fait. Quoi que le jeu ne soit pas tellement gratuit, il y a un choix.

Mais pas de destination ?

La ligne non. Il n'y a pas de destination sociale. C'est cela surtout qui est important.

C'est l'œuvre d'art idéale ?

Cela pourrait l'être. Ajoutez que le milieu des joueurs d'échecs est beaucoup plus sympathique que celui des artistes. Ce sont des gens complètement obnubilés, complètement aveuglés, munis d'ocillères. Des fous d'une certaine qualité, comme l'artiste est supposé l'être, et ne l'est pas, en général. C'est cela qui m'avait probablement intéressé le plus. J'étais très attiré par les échecs jusqu'à quarante ou quarante-cinq ans, puis j'ai petit à petit, diminué mes enthousiasmes. »



D'autres anecdotes montrent l'attrait essentiel des échecs comme une constante de sa vie ; l'art étant mis au second plan. On note l'affiche pour le championnat de France d'échecs à Nice en 1925 auquel il participe, la traduction française du livre de Znosko-Borovsky, *Comment il faut commencer une partie d'échecs* en 1929, et la publication de son livre sur les dessins de fins de partie aux échecs en 1932 avec le maître Vitaly Halberstadt : *L'opposition et les cases conjuguées sont réconciliées*. Il conçoit un jeu d'échecs à Buenos Aires en 1918. Et il participe à une performance avec John Cage le 5 mars 1968 à Toronto, *Reunion*, quelques mois avant sa mort, avec un échiquier électronique qui produit de la musique.



Arturo Schwarz, à plusieurs reprises, évoque cette passion : « Quand Duchamp arrive à New York en 1942, il adhère au Club d'Échecs de Greenwich Village (...) En 1943, il dessine un échiquier de poche et, l'année suivante, reprend ce travail dans *Échiquier de poche avec gant de caoutchouc*, assemblage qu'il prépare pour *The Imagerie of Chess*, une exposition de groupe, ouverte le 12 décembre 1944, à la galerie Julien Levy. »

Plus loin Arturo écrit : « Édouard Lasker rappelle que Duchamp “était un joueur très fort et un merveilleux adversaire. Il était toujours prêt à prendre des risques pour jouer une belle partie, au lieu d'être prudent et brutal pour gagner”. Cette passion jamais démentie pour le jeu s'explique par le fait qu'il situait les échecs à un très haut niveau d'activité artistique. “Pourquoi jouer aux échecs ne serait-il pas une activité artistique ?” demanda-t-il à Truman Capote. “Une partie d'échecs est quelque chose de très plastique. Vous la construisez. C'est de la sculpture mécanique, avec les échecs on crée de beaux problèmes et cette beauté est faite avec la tête et les mains”. En août 1952, au banquet de l'Association d'Échecs de l'État de New York, il déclare : “Objectivement, une partie d'échecs ressemble beaucoup à un dessin à la plume, avec cette différence que le joueur d'échecs peint avec les formes blanches et noires déjà prêtes, au lieu d'inventer les formes comme le fait l'artiste. Le dessin ainsi élaboré sur l'échiquier n'a apparemment pas de valeur esthétique visuelle, et ressemble davantage à une partition de musique, qui peut être jouée et rejouée. Dans les échecs, la beauté n'est pas une expérience visuelle comme en peinture. C'est une beauté plus proche de celle qu'offre la poésie ; les pièces d'échecs sont l'alphabet majuscule qui donne forme aux pensées ; et ces pensées, bien qu'elles composent un dessin visuel sur l'échiquier, expriment leur beauté *abstraitemment*, comme un poème. En fait, je crois que tout joueur d'échecs connaît deux plaisirs esthétiques mélangés : l'image abstraite apparentée à l'idée poétique de l'écriture, et le plaisir sensuel de l'exécution idéographique de cette image sur l'échiquier. Mes contacts étroits avec les artistes et les joueurs d'échecs m'ont induit à conclure que, si tous les artistes ne sont pas des joueurs d'échecs, tous les joueurs d'échecs sont des artistes”. »

Arturo Schwartz écrit que le jeu d'échecs est à la fois une activité artistique et un jeu pour initiés. Il représente le modèle métaphorique parfait de la vie et de l'œuvre de Duchamp. « À la fin du jeu, on peut effacer le tableau qu'on est en train de faire ». L'impermanence du jeu et de la vie.

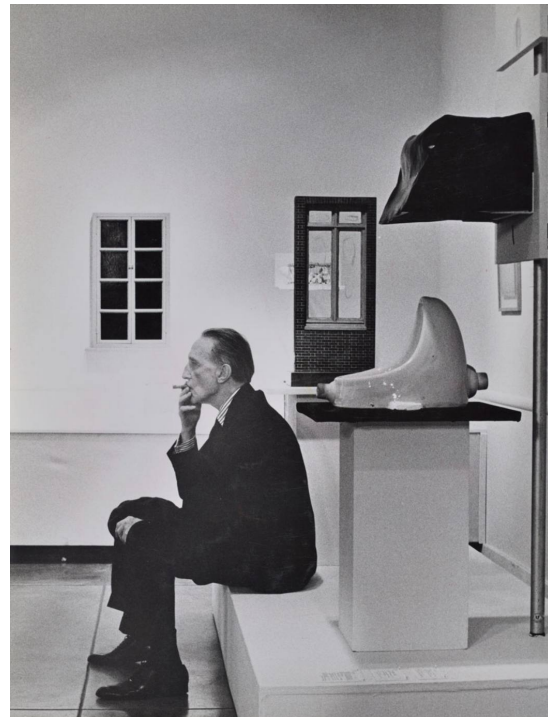
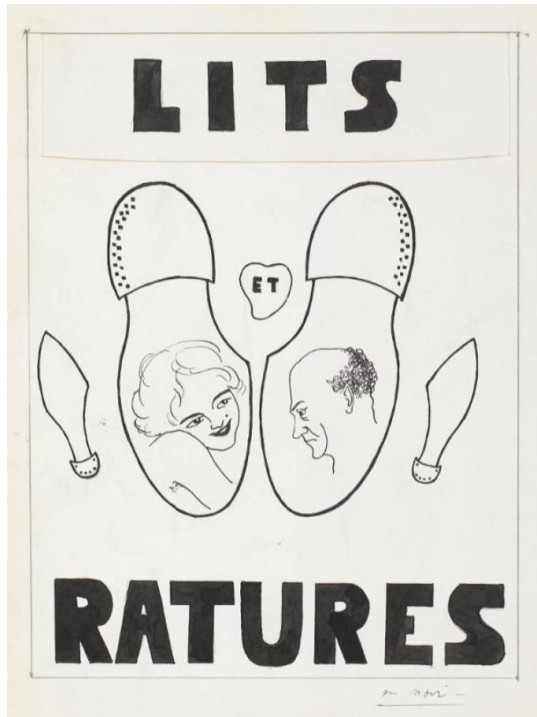
Érotisme contenu

« *Quelle est la place de l'érotisme dans votre œuvre ?*

Énorme. Visible ou voyante, ou en tout cas sous-jacente.

Dans la Mariée, par exemple ?

C'est le jeu ordinaire, mais c'était un érotisme qui était contenu, si vous voulez, un érotisme qui n'était pas ouvert. Ce n'était pas des sous-entendus non plus. C'est une sorte de climat érotique. Tout est à base de climat érotique, sans se donner beaucoup de peine. Je crois beaucoup à l'érotisme, parce que c'est vraiment une chose assez générale dans le monde entier, une chose que les gens comprennent. Cela remplace, si vous voulez, ce que d'autres écoles de littérature appelaient symbolisme, romantisme. »



Est-ce qu'un érotisme contenu continue à être de l'érotisme ? On peut dire que la notion de dépense de Bataille, avec sa révolution dionysiaque, est aux antipodes de la position de Duchamp. L'érotisme est dans les mots, dans le concept. Tout est dans le concept avec une volonté de défigurer le percept et d'éviter toute sorte d'affect. Aucune émotion, aucun corps, un fantôme voyeur, un esprit flottant laissant faire les autres. Il y a chez Duchamp une forme de platonisme où les idées sont reines. Il ébauche une plateforme mentale avec une perversion maîtrisée, avec le corps absent, presque sans sexualité, une sorte d'érotisme puritain. Duchamp est un *poker face* permanent. À peine un sourire, très loin du rire divin et flamboyant de Bataille et de Nietzsche. Partout, dans les tentatives de Duchamp entre en ligne de compte un érotisme mental, du *Nu descendant un escalier* à *L'Objet dard* et *La Feuille de vigne* en passant par les phrases tournantes des *Rotoreliefs* et son *Prière de toucher* du catalogue de l'exposition des surréalistes en 1947. Même les ready-made sont marqués par cet « érotisme contenu » : *La Roue de bicyclette* de 1912 où l'on retrouve aussi le jeu d'échecs par l'assemblage du blanc du tabouret et du noir de la roue. Le tabouret masculin et la roue féminine. Et *Fontaine*, résultat d'un urinoir masculin retourné devenant une représentation imagée d'un sexe féminin, avec les trous avant et arrière de cet objet petit a.

Dans son article écrit en décembre 2000, « Un jeu de mot entre amis », Steven B. Gerrard revient sur un jeu d'amitié entre Picabia et Duchamp : « Francis Picabia a illustré le jeu de mots "lits-et-rature" de Duchamp pour la couverture de *Littérature* n°7, le 1^{er} décembre 1922.

(...) Quarante et un ans plus tard, Duchamp a répondu au stratagème de son ami disparu avec cette photo de Duchamp et d'Eve Babitz jouant aux échecs. L'objectif aux échecs est de s'accoupler (*to mate*). Nous pouvons donc voir cette photo comme le compte rendu d'une mise en scène d'un jeu de mots. Depuis Freud, des théoriciens vulgaires ont affirmé que les échecs et l'art, pour prendre deux exemples, sont des sublimations du sexe. Compte tenu de l'attitude de Duchamp envers le jeu de mots par rapport à la théorie, il est préférable de voir son intérêt de toute une vie pour les échecs et l'érotisme comme une sublimation du jeu de mots dans cette image ! Étant donné que la double signification de "mate" n'existe pas en français, nous avons enfin une explication satisfaisante de pourquoi Duchamp a dû émigrer en Amérique. En d'autres termes : au commencement était le mot ; au centre, le jeu de mots. »

To mate : Faire mat aux échecs, s'accoupler dans le règne animal, saillir, et former un couple, voire baiser. *Playmate* : Camarade de jeu en anglais au départ, ce mot est devenu le symbole d'un érotisme bon marché et désigne une femme ayant posée comme modèle pour le dépliant central du magazine de charme *Playboy* à partir de 1953. Cette photo aurait pu s'appeler *To mate a playmate* dans tous les sens des termes ! Et le sens de « mater » en français, c'est regarder, scruter, la pulsion scopique. C'est également dominer, dompter, humilier, abattre ; Cela qui vient du fait qu'un être maté est une personne qui a reçu un échec et mat (Littré). *Le temps mate toutes choses* (Rabelais)...

Un passe-temps anal-sadique

« *Qu'est-ce que les échecs représentent pour vous ? C'est une constante dans votre vie.* C'est une constante logique ou cartésienne si vous voulez.

Est-ce que pour vous, il y a une symbolique des échecs ?

Non. Évidemment, ça prend un peu le côté de la drogue. La drogue ce n'est pas une symbolique. Quand on commence jeune à jouer aux échecs on mourra vieux avec les échecs. C'est une passion qu'on emmène dans sa tombe et qui vous fait perdre un temps fantastique dans votre vie. Ce qui m'est arrivé à moi et qui m'a probablement aidé à faire ce que je voulais : faire le moins possible de peinture et ne pas répéter mes peintures. Ça fait passer le temps quand on ne fait pas de peinture comprenez-vous ? »

« Dans la littérature psychanalytique, le premier grand ouvrage sur les échecs est *The Problem of Paul Morphy : A Contribution to the Psychoanalysis of Chess* d'Ernst Jones. C'est un classique. Il a été présenté pour la première fois en 1930 à la British Psychoanalytical Society et publié en 1931. La majeure partie de l'article portait sur Paul Morphy, mais Jones réfléchissait également sur les échecs en général. Trois idées principales émergent : Premièrement, les échecs sont un substitut ludique pour l'art de la guerre ; Deuxièmement, le motif inconscient qui repose sous la surface manifeste est le désir de tuer le père ; Et, troisièmement, la qualité mathématique du jeu lui confère une nature particulièrement anale-sadique. Et je cite : "L'exquise pureté et précision des mouvements corrects, en particulier dans les problèmes, se combinent ici avec la pression impitoyable exercée dans les étapes ultérieures qui culmine dans le dénouement impitoyable. Le sentiment d'une maîtrise écrasante d'un côté correspond à celui d'une impuissance inévitable de l'autre. C'est sans doute cette caractéristique anale-sadique qui rend le jeu si bien adapté pour satisfaire à la fois les aspects homosexuels et antagonistes du conflit fils-père." (Jones) » Ribeiro Diniz Cayolla, *Duchamp, Chess, and Oedipus Complex*, 2014.

Est-ce que l'hypothèse de Sollers est démontrée ? À peu de choses près, je le pense. Si Sollers n'aime pas cette photographie qu'il trouve puritaine dans son essence, c'est parce qu'elle symbolise bien l'art de Duchamp dans son ensemble.

Pour finir ces notes sur le vif, deux citations tirées du film de Jean-Marie Drot, *Jeu d'échecs avec Marcel Duchamp* (1963), filmé la même année que la rétrospective de Duchamp à Pasadena : « Le jeu d'échecs est une école du silence » et « L'art est un mirage... », comme toute l'œuvre de Duchamp... comme cette photographie...